

XXIV. Hécatombe au cinéma

En 1969, l'opportunité se présenta pour moi de participer au tournage du film de Pierre Granier-Deferre, *La Horse*, où Jean Gabin tenait le rôle principal. Je n'y suis pas intervenu en tant que comédien mais comme vétérinaire, conseiller technique pour la préparation de certaines séquences avec des bovins.

Le film est un drame policier qui peut s'apparenter à un *western* rural, à la française. L'action se passe en Normandie, en baie de Seine, mais de nombreuses scènes à la ferme ont été tournées au Haras de Gruchy, dans le Bessin. Bien que le terme *horse* signifie cheval en anglais, le titre du film n'a pas grand chose à voir avec mon animal de prédilection, si ce n'est qu'il s'agit d'un des surnoms d'une drogue : l'héroïne, et que celui-ci est parfois utilisé du fait que cette substance exerce sur le système nerveux des équidés une réaction particulière qui les fait courir à toute vitesse. Gabin y interprète un patriarche bourru, riche propriétaire terrien et fermier, qui dirige son exploitation d'une main de fer. Un jour, il découvre de la drogue cachée dans un cabanon d'affût et, comprenant que son petit-fils est impliqué dans un trafic de stupéfiants, il détruit le paquet compromettant. Son clan se retrouve alors en proie à la vengeance du gang des trafiquants. Ils vont

violer sa petite-fille, incendier un hangar et essayer d'anéantir son cheptel de bétail. Le patriarche fera justice lui-même, sans faire appel aux gendarmes.

C'est donc pour une scène avec des vaches qu'on m'a demandé d'intervenir. Il s'agissait de faire croire qu'une bonne partie du troupeau avait été tuée. Il n'y avait pas cinquante solutions pour parvenir à ce résultat. J'ai proposé ce subterfuge de les endormir avec un anesthésiant. J'ai eu recours à l'aide de deux confrères car il n'était pas possible d'anesthésier quatorze bêtes en même temps. Les unes auraient commencé à se réveiller avant qu'on ait fini d'endormir les autres. Par ailleurs, pour le montage de quelques plans, un équarisseur avait amené quelques vaches, déjà bien mortes celles-là, qui avaient été entreposées en chambre froide et avec lesquelles on ne pouvait tourner que deux heures. Je n'ai pas eu à m'occuper de ces dernières. Tout s'est bien passé. Une fois la scène en boîte, les vaches se sont réveillées une à une, paisiblement, inconscientes d'avoir été immortalisées à l'écran. Une autre séquence avec ces bêtes a été tournée en complément et habilement travaillée au montage. On y voit deux des gangsters qui slaloment à bord d'une jeep au milieu du troupeau en essayant de percuter des vaches. Le comédien qui tient le volant a par la suite reçu des lettres d'insultes du public qui pensait que les vaches avaient réellement été tuées. Mais, comme l'a dit Gabin dans une interview pour la sortie du film : « Que les âmes sensibles soient tranquilles... » À aucun moment il n'était prévu d'en arriver à cette extrémité. Le conducteur en question a tout de même reconnu qu'il en avait tué une, bien malgré lui.

Cette scène difficile de gymkhana dans le bocage avait pris deux jours de tournage et il était épuisé à force de devoir foncer sur une vache ou un veau puis l'autre, et braquer au dernier moment pour les éviter. Ce qui devait arriver arriva : à un moment il heurta une bête, pour de bon... Un confrère d'Isigny fut appelé en urgence mais il était trop tard. Il ne put que piquer l'animal pour abrégier ses souffrances. Gabin s'est montré peiné par cet accident. Il appréciait la campagne, aimait les animaux et s'était lancé en 1952 dans l'élevage de bovins et de chevaux de course dans son domaine de La Pichonnière, dans l'Orne, en pays d'Ouche.

Même si, dans la fameuse scène des vaches « tuées », Gabin intervient pour constater l'hécatombe, je n'ai guère eu l'occasion d'échanger avec lui sur ce tournage. J'ai cependant eu le privilège de pouvoir le faire plus longuement à Deauville, où il venait souvent en villégiature et où il aimait venir voir courir ses chevaux. Ses galopeurs étaient enregistrés au nom de Gabin, les trotteurs au nom de Moncorgé, son nom d'état civil. Il s'installait toujours au même endroit, dans une loge de l'hippodrome où il avait sa chaise dédiée, isolée de manière à ce qu'aucun importun ne vienne le déranger. Malgré ses lunettes noires, tout le monde le reconnaissait. Ce monstre sacré inspirait le respect. Il était dans la vie très semblable au Gabin de l'écran : du genre plutôt taiseux, le même air grognon, capable de recadrer un gêneur d'une brève sentence bien décochée. Il savait qui j'étais et cela facilitait la conversation. En réalité, pour qui avait la

chance d'un peu le connaître, son amabilité, sa générosité, sa loyauté transparaissaient sous la carapace qu'il s'était forgée. À cause de mon statut qui, pour éloigner tout soupçon de fraude, ne m'autorisait pas à entretenir de rapports directs avec des propriétaires éleveurs de chevaux de courses, j'évitais de parler de chevaux. Nous avons évoqué sa vie de *gentleman farmer* à la Pichonnière et l'épisode conflictuel qu'il y avait connu en 1962 avec certains syndicalistes agricoles. Tandis que 700 agriculteurs étaient venus avant l'aube encercler sa propriété, une douzaine de leurs meneurs s'étaient introduits chez lui, vindicatifs, pour lui reprocher d'être un « cumulard », un rentier, qui devrait louer une partie de ses terres à des jeunes. Gabin ne se laissa pas impressionner, ni par leur intrusion ni par leurs revendications ; il leur répondit : « Il y a ici quarante ans de boulot. Si vous voulez tout casser, allez-y ! » Et il ajouta ensuite : « Je m'excuse, je n'ai pas assez de sièges pour tout le monde... ». Ce regrettable incident se clôtura sans suite mais j'ai bien perçu dans la voix, sur le visage de l'homme, et non plus de l'acteur, l'émotion qui affleurerait. Il était sorti amer et meurtri de cette triste expérience. Des années plus tard, cette blessure au cœur ne s'était pas refermée.